



Conte à rebours

*Concours « La Flamme de l'égalité »,
2020/2021*

Léa Ramalingom-Bolon, Alisson Payet, Juliette Dardères, Paul Sadon

De la seconde 3

Accompagnés par leur professeure Mme Doffénies)

Deux philosophes de l'an 2020, Michel et Nicolas, conversent à propos d'une guerre qui sévit dans leur contemporanéité, guerre extrêmement relayée par les médias. Michel remarque ainsi :

- Un crime contre l'humanité ! C'est comme cela qu'ils la nomment cette guerre !
- Il faut tout de même avouer que c'est horrible ce qui se passe !
- Oui ! De Condorcet disait, comme tu le sais, que « même sous la constitution la plus libre, un peuple ignorant est esclave ». La nécessité du savoir, soulignée au XVIIIe siècle par les philosophes des Lumières, était le pilier pour la lutte contre l'obscurantisme. Lorsqu'il écrivit ses *Lettres persanes*, Montesquieu n'avait pas d'autre intention que de dénoncer, par exemple, l'absence de liberté des hommes dans les régimes tyranniques. Cela-même est un crime contre l'humanité, en soi. Mais d'abord, qu'est-ce que l'humanité ? On en parle, et c'est tout et n'importe quoi.
- Je dois avouer que je ne sais réellement par où commencer, c'est un sujet si vaste.
- Personnellement je commencerais par dire qu'être un être humain c'est avoir des qualités ou des faiblesses propres à sa nature, la nature humaine. Notre principale faiblesse c'est d'avoir connaissance de l'inéluctable mort. Nos qualités et faiblesses font partie de notre personnalité. L'humanité réunit aussi certains des traits de personnalité qui peuvent amplifier des valeurs considérées comme essentielles à l'humain comme la bonté, la générosité. L'humanité c'est aussi le fait que les humains vivent ensemble, entre individus semblables, ce qui constitue l'espèce humaine. L'être humain peut être compréhensif, éprouver de la compassion envers ses semblables et leur venir en aide, c'est ce qui fait l'essence de notre humanité.

L'humain est différencié de l'animal car il a des caractères particuliers et des comportements spécifiques. Nous pouvons remarquer qu'un des vices de l'être humain est de faire preuve d'ethnocentrisme, c'est-à-dire considérer qu'il faut essentialiser des caractéristiques comme la couleur de peau, l'ethnie, les traditions culturelles et ensuite refuser le statut d'être humain à celui qui est différent de ses propres "caractéristiques". Cette notion d'ethnocentrisme provoque alors des discriminations, qui vont ensuite conduire à la définition du "crime contre l'humanité".

Le crime contre l'humanité est considéré comme un ou des acte (s) inhumain(s). Evidemment les crimes contre l'humanité sont contraires à l'humanité, comme on le pressent dans l'expression elle-même. On peut citer des exemples tels que; le meurtre, l'esclavage, la déportation, l'emprisonnement abusif, la torture, les abus sexuels, les persécutions de masse et les disparitions, toutes choses dont parle d'ailleurs un penseur bien plus proche de nous, Aimé Césaire. Ces crimes ne prennent pas en compte l'humanité des personnes et les réduisent à quelque chose d'inférieur, voici ce qu'est pour moi la déshumanisation.

Si je développais mon idée en détail je dirais que la déshumanisation est le fait de faire perdre tout caractère humain à un individu ou même à un groupe, de lui retirer toute sensibilité. Elle peut avoir lieu dans différents contextes tels que les conflits intergroupes ou dans des phénomènes sociaux classiques du quotidien, comme le désengagement moral. Ces comportements déshumanisants peuvent venir d'une idéologie raciste ou xénophobe.

Je prendrais l'exemple de l'esclavage pour montrer ce processus de déshumanisation. L'esclavage réduit une personne à un état où elle est complètement privée de toute liberté sociale et fondamentale. Les esclaves étaient exclus de la société et pourtant ils étaient, pour la société, indispensables.

Ils n'étaient pas traités comme des êtres humains mais comme des êtres inférieurs. Ils ont subi des événements terribles comme la colonisation. Leurs pays furent pillés, leurs familles séparées et eux-mêmes furent torturés et exploités. Ils étaient embarqués dans des navires négriers, créant des entassements inhumains, et constituaient un vrai commerce. Ils étaient considérés comme des marchandises, enchaînés et traités comme des animaux. La déshumanisation des hommes réduits en esclavage est surtout le fait qu'ils sont dépourvus de droits et sont considérés comme des objets dont la vie appartient à un homme, leur maître. Or, comme le clamait Michel de Montaigne, « La vraie liberté c'est de pouvoir toute chose sur soi ».

- Tu sais Michel, mon grand-père me parlait souvent de cette époque esclavagiste, c'est cela qui m'a poussé à embrasser des études de philosophie, car je pensais mieux comprendre, et peut-être pouvoir agir. Cet aïeul avait été pour moi bien plus qu'un simple membre de ma famille. Pendant ma plus tendre enfance, j'ai toujours été très proche de lui. Il était celui dont j'avais besoin quand tout au fond de moi je savais que ça n'allait pas. Il était mon plus grand modèle, ma source d'inspiration. Je l'admirais. Je passais tout mon temps libre à ses côtés. Il adorait rester auprès de moi et aimait jouer à mes jeux préférés, malgré la maladie qui le menaçait. Il a toujours été présent pour moi. Je ne le remercierai jamais assez.

Souvent, nous allions pêcher dans un lac près de chez lui. Pendant des heures, il me racontait les histoires qui avaient marqué sa vie, surtout son enfance qui n'a été que souffrance. Son père était un ancien esclave, déporté en Amérique durant son plus jeune âge. J'aimais qu'il me raconte tout cela, je pouvais l'écouter pendant des heures et des heures avec toujours la même passion dans mon regard.

Mon arrière-grand-père avait pour nom Isidore Ravnal. Il était né sur la côte Est africaine. Cette histoire se déroulait à l'époque de la traite atlantique, alors que les esclaves étaient envoyés dans les colonies de ce qui fut appelé « Le nouveau monde », le nouveau monde désignant l'Amérique. Il était né d'une mère qui avait été elle-même vendue comme esclave. Comme c'était souvent le cas, les enfants étaient arrachés à leur mère et envoyés ailleurs. Les esclaves ne pouvaient pas avoir de famille,

à cause de possibles fomentations de révoltes. Cette séparation est un véritable signe de barbarie. Ce qui peut constituer aujourd'hui une cause d'indignation paraissait à l'époque une chose normale.

Sa mère, Marisa Ravnal, l'avait mis au monde dans des conditions désastreuses mais elle n'avait pas eu le choix. Elle avait été achetée à l'âge de 12 ans, par un maître très riche possédant beaucoup de terres. Elle était chargée de faire le ménage, la cuisine, le service et d'exécuter le moindre ordre qui lui était imposé. Elle n'avait pas son mot à dire, tout ce qu'elle devait faire était d'obéir. Elle accompagnait également le propriétaire de la maison partout où il se rendait. Elle n'avait pas toujours de temps pour manger. Elle dormait peu et, le jour, elle était exténuée. C'est à cela que s'était résumée sa vie.

Le maître, qui l'avait achetée sur le marché aux esclaves, avait une femme et plusieurs enfants.

Sa femme était beaucoup plus jeune que lui et très malade. Elle était sa plus grande préoccupation, les domestiques de la maison étaient chargés de veiller sur sa santé sans cesse. Les enfants, eux, suivaient les traces de leur père, ils aimaient avoir du pouvoir. L'un de ses garçons les plus âgés n'était jamais très loin de Marisa. La plupart du temps, c'est lui qui listait les tâches dont elle était chargée. Louis était plus jeune qu'elle. Au fond, elle trouvait cela un peu ridicule de devoir obéir à une personne plus jeune. Mais elle gardait cela pour elle et obéissait à l'adolescent, colon en puissance.

Louis s'était toujours montré assez insistant avec les femmes esclaves lorsque son père était absent. Des rumeurs couraient sur lui. Marisa préférait donc l'éviter autant qu'elle le pouvait.

Un jour, pendant qu'elle venait servir le thé à Madame, Louis l'intercepta, la tenant fermement par le bras. Il avait l'air énervé. Par son bras, il tira Marisa vers la grange. Elle était prise de peur, elle n'a pas dit un seul mot, elle ne comprenait pas ce qui lui arrivait et ce que Louis voulait d'elle. Elle préféra ne pas se débattre et le suivre, pensant que c'était la meilleure chose à faire. Ils s'arrêtèrent dans un coin de la grange principale où se trouvaient quelques rangements et du foin pour les chevaux. Une odeur de fumier était présente. Marisa leva la tête, elle vit également quelques araignées au plafond. Ils étaient seuls. Le visage de Louis était crispé. Elle voyait que quelque chose le préoccupait. Sans qu'elle n'ait le temps de se demander la raison de leur présence ici, Louis se jeta sur elle. Il l'attrapa par ses épaules et la plaqua au sol. Elle essaya de se débattre du mieux qu'elle pouvait mais sans succès. Louis, malgré son jeune âge, était un homme fort qui pesait lourd. Il prit ses poignets qu'il colla au sol. Marisa continuait de se débattre et se mit à crier pour appeler de l'aide. Mais, la grange étant située au bout de la propriété, près de quelques cascades, personne ne pouvait l'entendre. Elle regardait autour d'elle, essayant de trouver une issue par laquelle elle pourrait s'échapper. La moindre solution à laquelle elle pensait était à étudier. Malheureusement, elle n'avait pas la force nécessaire et nulle issue ne se présentait.

Elle senti les mains de Louis se déplacer sur tout son corps. Rien que la sensation de son souffle chaud effleurant son cou lui faisait ressentir un dégoût insurmontable. N'ayant pas d'échappatoire, elle se

laissa faire.

Elle ne reprit ses esprits qu'une heure plus tard. Marisa se sentait vide, dépouillée de toute dignité. Elle avait comme l'impression que son âme avait quitté son corps. C'était terminé. L'acte était passé sans qu'elle ne puisse faire quoique ce soit. Elle se souvint que Louis l'avait menacée : ne rien dire à personne ! Elle avait hoché la tête, prise de peur. Il la laissa ensuite seule afin qu'elle se rhabille.

Les jours passèrent, Marisa ne faisait que penser à ce qui lui était arrivé. Elle était traumatisée d'avoir subi les frais d'une violence sans nom.

Ayant des nausées permanentes et se sentant très faible, elle décida de se rendre chez l'infirmière du domaine. A la fin de cette visite médicale, elle apprit une nouvelle qui la chamboula. Elle était enceinte. Elle ne voulait pas y croire.

Elle continuait à travailler et à garder le secret. De jour en jour, son ventre s'arrondissait, elle était de plus en plus souvent malade, elle n'avait plus de force et avait besoin de repos. Son maître a bien fini par tout découvrir. Elle n'a pas nié sa grossesse, mais elle cacha l'identité du père. Elle savait que si elle disait un seul mot de ce qui c'était passé elle risquait de très gros ennuis.

Mais une grossesse ne changeait rien à la charge de travail donnée à une esclave. La mère de mon arrière-grand-père continuait donc à travailler durement pour son maître. Elle devait travailler jusqu'à son accouchement et reprendre aussitôt après. Elle savait qu'elle serait fouettée si elle n'arrivait pas à suivre le rythme. En plus du travail qu'elle devait exécuter, elle n'était pas assez nourrie. Pour se développer, l'enfant prenait donc sur ses ressources vitales, ce qui aurait pu provoquer son décès.

C'était une femme forte qui ne se plaignait jamais malgré les douleurs, physiques et mentales.

Les mois passaient, sa grossesse arrivait à terme.

Autrefois, les enfants des esclaves étaient transformés en capital du maître, en choix d'investissement. Une fois mon arrière-grand-père né, sa mère n'avait jamais été aussi heureuse. Cet enfant était devenu sa lumière, son espoir. Elle n'eut pas le temps de se reposer qu'elle dut déjà reprendre ses corvées.

Elle tentait tant bien que mal de s'occuper de son enfant quand elle le pouvait.

Au fond de sa pensée, elle savait qu'une future séparation entre elle et son fils était possible, elle avait assisté à cela plus d'une fois dans la plantation où elle avait été amenée. Les cris des mères, les pleurs des enfants et l'indifférence des maîtres étaient devenus des habitudes.

Elle ferait tout pour cet enfant qui comptait tant pour elle, ne songeant pas au père, simple géniteur.

Elle profitait de chaque instant en compagnie de son fils, peu importait la fatigue, l'heure ou même l'endroit.

Les années passaient, Marisa tomba malade. Le travail qu'on lui attribuait était beaucoup trop conséquent. Elle ne mangeait presque pas, pour pouvoir mieux nourrir son fils. Elle ne dormait pas, pour rattraper les corvées qu'elle n'avait pas pu effectuer la journée. Elle se sentait mal, elle avait des

douleurs atroces, qui étaient signes d'une santé endommagée.

L'infirmière qui était chargée de s'occuper de la santé des esclaves n'avait pas le matériel nécessaire pour déterminer ce qui lui arrivait. Elle continuait donc de travailler, son maître ne lui laissait pas d'autre choix. Durant les mois qui ont suivi, son état s'était empiré. Mais sa santé n'était pas la chose qui préoccupait le plus le jeune propriétaire de la maison. La propriété avait des soucis financiers. Marisavoyait souvent cet homme réfléchir, seul, dans son grand sofa. Il songeait à toutes les solutions possibles qui s'ouvrent à lui pour remonter ses finances. Elle connaissait l'une d'entre elles. Elle savait que la vente d'enfants esclaves rapportait gros. Il fallait donc déporter ces enfants, pour qu'ils soient ensuite vendus sur un marché aux esclaves.

Les autorités politiques encourageaient ces transferts qui permettaient de développer, à bon prix, l'économie des colonies. A cette époque de la traite, ces transferts se déroulaient grâce à des navires apparentant à des compagnies d'armateurs. Ces compagnies elles-mêmes étaient financées par de riches familles européennes. Elle savait que son enfant, maintenant âgé de 8 ans, était en danger. Il y avait même une période où cette déportation avait lieu. Cette date approchait.

La veille, Marisa n'avait pas dormi de la nuit. Elle réfléchissait à ce qu'elle allait faire pour empêcher cette séparation, elle ne voulait pas perdre son enfant.

Le matin même elle se leva et effectua les corvées qu'on lui donna. Elle réfléchissait beaucoup trop et faisait tout de travers. Pendant qu'elle faisait la vaisselle, elle fit même tomber une pile d'assiettes en porcelaine, ce qui lui coûta des heures de travail supplémentaires.

Dans l'après-midi, lorsqu'elle nettoyait les vitres, elle regardait au travers de l'une d'entre-elles et vit arriver un camion, qu'elle connaissait bien maintenant. C'était celui par lequel son enfant allait être expédié vers un monde inconnu.

Le grand portail à double entrée du domaine s'ouvrit. Les gardes s'y trouvant parlèrent aux conducteurs pour recueillir les informations nécessaires et vérifier qu'ils n'étaient pas des imposteurs. Une fois le contrôle effectué, le camion suivit la grande allée principale. Depuis la fenêtre, Marisa vis son maître accueillir un homme en uniforme, qui sortit du camion. Ils discutèrent quelques minutes avant que le jeune propriétaire le conduise jusqu'au lieu où certains enfants travaillaient durant la journée.

A ce moment-là, Marisa réalisa que si elle restait spectatrice de cette journée, elle allait perdre son fils à jamais. Elle eut l'idée, folle de douleur, de s'interposer. Mais elle fut brutalement repoussée.

Mon arrière-grand-père avait alors été séparé de sa mère, à cet âge où aujourd'hui on joue encore aux billes. Il entama cette longue traversée, qui le marquera à jamais. Enchaîné, et en troupeau avec d'autres esclaves, on le fit se déshabiller, on lui rase ses cheveux, et on lui coupa les ongles. Nu, Isidore entra dans un bateau de taille moyenne.

Au moment où il monta sur le bateau, il fût frappé par un sentiment de désespoir intense. L'odeur qui marquait les lieux était si importante qu'il la sentit jusqu'à la nausée. Des Blancs le firent marcher, le temps était comme distordu, l'odeur toujours plus forte qui détruisait les narines de l'intérieur ne faisait que rendre le moment interminable. Et pourtant, le bateau n'avait pas quitté la côte.

Isidore continuait de marcher, jusqu'à l'entrepont, qui ne cessait de se remplir d'autres Nègres. Ils étaient si nombreux qu'il se demandait si la cave pourrait tous les accueillir. Plus il s'approchait, plus cette odeur de mort nauséabonde s'amplifiait. Le sentiment de dépit donnait des migraines, mais il n'avait même pas le droit de parler. Les misérables qui ont osé se plaindre ont tous fini battus, tués, ou jetés à la mer.

Il entra dans le caveau, où s'ajoutait à l'odeur une chaleur étouffante. On le fit s'asseoir par terre, serré comme un thon entre d'autres esclaves, dans une position inconfortable. Non loin de lui se trouvait un autre enfant, plus jeune que lui, plus fragile, qui vivrait pourtant la même histoire, la même horreur. Après un moment interminable où d'autres esclaves ne cessaient de descendre dans l'entrepont, le trou qui leur servait d'entrée finit par se refermer. Dans le noir complet, tous ces troubles qu'il ressentait prenaient une envergure terrifiante. Il pouvait entendre des pleurs, de la colère mais surtout ce désespoir, encore et toujours. Privé de sa vue, son attention ne se portait plus que sur l'odeur, plus forte à chaque seconde. Isidore voulait dormir, il essaya de ne plus penser à rien.

Il se réveilla, au côté de sa mère, sur la plage qu'il aimait tant. Le sable chaud le réconfortait, et il entra dans l'eau. Mais les vagues se mirent à le happer avec une violence inouïe. Il était bousculé et une odeur sinistre le rattrapa. Il se réveilla alors, dans ce noir intense et désespérant. Le bateau tanguait, si fort que les esclaves se percutaient entre eux. Sa pensée se porta alors sur l'enfant. Il était plus jeune que lui, alors il avait d'une certaine manière peur pour lui. Soudain, il reçut un fort coup à la tête. Son voisin venait de le cogner, à cause de la mer. Assommé, il perdit connaissance.

Il ne fit pas de rêve, juste le néant, mais de toutes façons, ça ne changeait rien de ce qu'il vivait sur le bateau. La mer ne tarda pas à le réveiller. Il sentait sur son front un liquide frais, qui coulait sur ses joues, et qui rejoignait le sol dans un bruit sourd. Assoiffé, il tenta, avec sa langue, de récupérer les gouttes sur sa joue. Indiscrètement, il fit un bruit qui alerta son voisin.

- Gamin, si j'étais toi, je ne ferai pas ça. Il s'agit d'eau de mer, et le sel ne fera que de te déshydrater, dit-il, en chuchotant.

C'était vrai, l'eau venait de la mer. Isidore écouta ses conseils, et il décida d'essayer de dormir encore un peu. Cet homme n'était pas obligé de le lui dire, et pourtant il l'avait fait. Ils étaient tous dans le même cauchemar, ils ressentaient tous les mêmes émotions. Ils devaient se serrer les coudes s'ils voulaient s'en sortir.

Il se réveilla quelques heures plus tard. Les vagues continuaient de secouer le navire mais la tempête semblait s'être calmée. Il était toujours dans le noir, il avait faim et froid. Il ne savait même pas quelle heure il était. Il ne pouvait que dormir et penser, il ne devait pas écouter ses sens. L'odeur épouvantable le rendait mal à l'aise, ses mains entravées le rendaient fou, et le silence qui s'était installé quand les pleurs et les cris avaient cessé le rendait comme mort. La soif et la faim le tourmentaient, cette migraine intense le fatiguait. Peut-être était-il mort ?

Une lumière puissante se mit à l'aveugler. Par réflexe, il ferma ses yeux, et retrouva le néant.

-Levez-vous, sales Nègres, entendit-il.

Ces paroles agressaient ses oreilles. De retour à la réalité, il rouvrit lentement ses yeux : au milieu de la lumière éblouissante gisait une silhouette. Ses yeux brûlaient, mais voyant les autres se lever, il fit de même. Toujours enchaîné, Isidore suivait les autres esclaves. Il revit l'enfant, dont les yeux trahissaient la peur.

Une fois sortie de l'entrepont, Isidore revit le ciel et le soleil. Il se rappela tous les moments avec sa mère. Ses souvenirs étaient tout ce qui le maintenait en vie. Il profita de sa sortie pour prendre une bouchée d'air frais, c'était sa seule récompense. Le soleil était encore loin du zénith. Sur la mer, le bateau semblait beaucoup plus grand. Des marins étaient assis ici et là. Malgré la mer légèrement agitée, Isidore pouvait quand même observer des oiseaux.

Des marins le firent s'asseoir. Ils lui distribuèrent une cuillère et un récipient en bois. D'autres marins sortirent d'une pièce avec un chariot. Ils passaient devant les esclaves à tour de rôle en servant une soupe épaisse. Quand vint son tour, il s'empressa d'y goûter. Elle n'avait pas de goût, bien que le mélange fût épicé. La soupe était très épaisse, de façon à ce que les esclaves mangent moins. Rapidement, Isidore finit son bol. Il se mit à contempler la mer et se demanda combien de temps ça allait encore durer. Pas une once d'espoir à l'horizon ; l'océan semblait infini.

Des marins s'avancèrent sur le pont, ils les attrapèrent par le bras et les forcèrent à descendre dans l'entrepont. Le ciel commençait à se couvrir, une tempête allait frapper. Isidore fut terrifié. Cette cave froide et noire lui semblait pire que la mort, mais s'il voulait survivre, il lui fallait y entrer.

Un fois tous les esclaves dans l'entrepont, les marins fermèrent les portes. Les ténèbres envahissaient l'endroit et le désespoir, qui s'était amenuisé grâce au soleil, regagna l'esprit d'Isidore. Les vagues commençaient à regagner en ardeur, et la pluie tombant sur le pont agressait ses oreilles. Dans ces conditions, il était impossible de trouver le sommeil. Isidore resta immobile, plongé dans des pensées obscures.

L'attente était interminable, le tambour des gouttes de pluie ne cessait pas et le navire qui tanguait donnait la nausée. L'odeur funeste qui semblait loger cette cave rendait fou. Isidore attendait, encore, qu'on le sorte de là. Au bout d'une attente interminable, des marins ouvrirent la porte, laissant filtrer un peu de lumière. Les marins passaient devant chaque esclave et distribuaient la même soupe épaisse.

Ils repartirent aussitôt, laissant les esclaves seuls dans la pénombre.

Sans la moindre notion de temps, Isidore ignorait la durée du voyage. Plusieurs fois, les marins étaient rentrés. Parfois, certains des esclaves se mettaient à geindre devant les marins. Agacés, ces derniers les frappaient avec un fouet. Plus personne n'osait dire un mot. Avec le temps, la tempête se faisait de moins en moins forte. La pluie commençait à devenir plus légère, et Isidore, rendu presque fou par le manque de sommeil, put enfin s'endormir.

Mais son esprit, brisé par les ténèbres de l'entrepont, ne pouvait qu'afficher des images noires et abstraites. Ses rêves n'avaient plus de sens. Puis la porte s'ouvrit, laissant place à une lumière qu'il avait désespérément cessé d'attendre. Cette lumière si vive, qui brûlait ses yeux, lui redonna un peu d'espoir. Des marins vinrent les chercher. Isidore partit sur l'entrepont. La mer, toujours sans fin, propageait une odeur bien plus rassurante que celle de l'entrepont. Tous les esclaves étaient déboussolés, et regardait autour d'eux. L'attention d'Isidore se porta sur un groupe d'esclaves, près des rambarde du bateau, dont les yeux étaient vides, vides d'espoir. Puis, ensemble, ces esclaves passèrent au-dessus de la rambarde et sautèrent à l'eau.

Des marins se dépêchèrent, puis ils se mirent à jurer. Ces derniers s'approchèrent d'Isidore, l'attrapèrent par l'épaule. Isidore n'eut pas le temps de comprendre ce qui s'était passé, déboussolé par ce regard si vide et désespéré de ces esclaves qui avaient mis fin à leur vie. Les marins traînèrent brutalement Isidore jusqu'à un endroit. Isidore voyait tous les autres esclaves, dont les visages étaient terrorisés. Les marins crièrent alors :

- On vous prévient, si d'autres parmi vous décident de faire la même chose, ce sont vos camarades qui paieront pour vous !

Isidore comprit alors pourquoi il avait été amené là. Il regarda en arrière et vit un marin, un fouet en main. Son rythme cardiaque s'accéléra, et on lui accrocha les mains à une poutre. Il entendit le marin s'approcher, puis sentit le fouet s'abattre sur son dos. Une sensation extrême de brûlure, comme il était impossible de se l'imaginer. Puis le fouet s'abattit une deuxième fois, et encore une fois. À la dixième fois, les marins le décrochèrent, le poussèrent.

Isidore se réveilla dans la cave. Son dos lui faisait toujours aussi mal, si mal qu'il ne pensait à rien d'autre. Il se dit qu'il n'avait rien fait, il avait juste été le premier que les marins avaient vu. Pendant des semaines, le rythme de vie des esclaves était toujours le même. Isidore était troublé, ses pensées ne se portaient plus que sur le néant. Il craignait de remonter, et de subir à nouveau le même châtement. Il préférait au soleil la cave ténébreuse, car pour lui, le soleil n'était là que pour les attirer vers bien pire que le néant. Le temps passa, et cette routine n'était perturbée que par les tempêtes. Isidore vit plusieurs esclaves mourir, de faim, de maladie, mais plus personne n'osait se jeter à l'eau.

Le bateau finit par accoster, parmi les deux cents esclaves présents à l'embarquement, seule une petite centaine avait survécu.

Isidore sortit du bateau. Le port était immense, des dizaines d'embarcations se trouvaient dans la baie. Les pieds nus, il toucha le sol chaud. Des marins entraînaient les esclaves vers une ville, tout aussi grande. Sur le chemin, Isidore vit une grande place, joyeuse et festive, au milieu de laquelle se trouvait une jeune esclave, nue. Mais il n'eut pas le temps de regarder en détail, les marins tiraient sur ses chaînes. Au fur et à mesure, il s'éloignait de la ville et se dirigeait vers une grange abandonnée. Les marins l'abandonnèrent, lui et les autres esclaves, à l'intérieur de la grange. La grange était grande, du foin était éparpillé dans chaque coin. Des restes d'excrément gisaient au sol. Puis Isidore se regarda, il était couvert de bleus, de plaies, et de honte. Il avait honte de lui, honte d'être noir. Et il n'était pas le seul. Les regards des esclaves étaient plus vides les uns que les autres. Sonder leurs pensées était impossible, car ce voyage macabre les avait détruits, de l'intérieur et de l'extérieur. Des Blancs venaient deux fois par jour pour leur apporter une soupe maussade, plus épaisse que celle du bateau. Mais Isidore était maintenant habitué à ne rien faire, à attendre.

Après le quatorzième repas, des Blancs vinrent les chercher. Ils se mirent à nouveau à marcher vers la ville. Pieds nus, toujours. Les Blancs les traînaient par leur chaîne, lorsqu'un des esclaves ralentissait, il était battu. Ils n'avaient pas droit à la fatigue, pas le droit au repos. Et ils continuaient, malgré tout. Une fois arrivés en ville, plus précisément dans un bâtiment près de la place principale, des Blancs firent s'asseoir les esclaves. Un homme se mit à les enduire d'huile, après les avoir arrosés d'une eau gelée. Isidore restait assis, à attendre son tour. Puis il sentit l'eau gelée s'abattre sur son corps, puis des mains fermes frottaient sur lui une huile destinée à le rendre plus « beau ». Mais comment être « beau », après avoir subi la honte, après avoir subi la haine, après avoir subi l'enfer ?

Après que chaque esclave avait été huilé, ils sortirent du bâtiment, et arrivèrent sur la place principale. C'était un carrefour entre quatre grandes rues, entourées de grandes bâtisses bien faites. Beaucoup de Blancs circulaient, ils étaient bien habillés et semblaient attendre quelque chose. Le brouhaha, qui ne semblait pas pouvoir s'arrêter, se tût immédiatement, lorsqu'un homme se mit à parler, sur une estrade :

- Mesdames et Messieurs, je vous souhaite la bienvenue ! Aujourd'hui vous est présentée une marchandise exceptionnelle, directement sortie d'Afrique. N'hésitez pas à proposer vos meilleurs prix pour ces spécimens admirables ! Commençons avec une femelle, dont les formes sont, pour une Nègre, assez impressionnantes ! Alors, renchérissez !

Ils firent monter une femme noire, nue, et la foule se mit à chuchoter. Au bout d'un léger temps, Isidore put entendre des prix, qui passèrent de 30 livres à 80. Chaque esclave passait sur l'estrade, attaché à un poteau pour qu'il ne puisse s'enfuir. Quand vint le tour d'Isidore, le Blanc s'exclama :

- Bon, celui-là n'a pas de forts atouts, mais il peut facilement servir de main d'œuvre !

Isidore fut forcé de monter sur l'estrade, nu, devant toute la place. Tous les regards se portaient sur

lui. Mais le public était silencieux. Pour chacun des autres esclaves, il y avait toujours un bruit de fond et des prix. Mais chaque spectateur le dévisageait, sans scrupule, comme s'il était de la vermine. Soudain, un homme bien habillé s'exclama :

- 10 Livres, c'est tout ce que je peux donner pour ça.

Des hommes attrapèrent Isidore, et le conduisirent jusqu'à un endroit reculé, avec une dizaine d'autres esclaves. Après plusieurs heures d'attentes, des cavaliers s'approchèrent d'eux, et chaque esclave reçut des habits, puis ils furent enchaînés les uns aux autres. Le premier dans la file c'était lui, accroché à un cheval. Ils furent forcés à marcher, pendant plusieurs heures. Au coucher du soleil, ils commencèrent à apercevoir un immense domaine, entouré de champs. Plus ils avançaient, plus ils entendaient des cris des esclaves au travail.

Enfin arrivés, ils furent conduits dans un grand bâtiment, à l'intérieur duquel il y avait une cheminée, et une barre de métal chauffée à blanc. Il y avait aussi des Blancs, dont un très bien habillé. Il s'avança et prit la barre de métal avec un gant. Il prit Isidore, le premier esclave de la file. Tous les esclaves étaient terrifiés. Il trempa sa main libre dans un baquet d'eau, et dessina une croix avec sur le front de l'esclave. Il prit le fer, et l'appliqua sur l'épaule de l'esclave. Isidore cria pendant plusieurs secondes, lorsque le fer fut retiré de son épaule, il fût conduit à l'extérieur du bâtiment.

Isidore fût séparé du groupe et conduit dans un petit bâtiment, avec de la paille au sol. Il conclût que c'était sa chambre. Souffrant, Isidore ne tarda pas à s'endormir. Il fût réveillé par une dizaine d'autres esclaves qui étaient, à vue d'œil, exténués :

- Tiens, il y a un nouveau.
- Il est en train de dormir, ne le réveillons pas.

Isidore se rendormit. Le lendemain, il fut réveillé par d'autres esclaves :

- Le nouveau, lève-toi, on doit y aller.

On tira sur son linge, et Isidore se mit debout. Lorsqu'il sortit, il suivit les autres esclaves.

- Si tu as été amené dans ce bâtiment, c'est que tu dois travailler avec nous dans les champs.

Isidore comprit que rien ni personne ne pourrait le sortir de là. Il se dit alors qu'il ne lui restait plus que la résignation, celle-là même qui lui avait permis de survivre pendant la traversée. »

Après avoir écouté son ami, Michel fit part de son émotion. Il se sentait chamboulé par l'histoire que venait de lui raconter Nicolas. Rien ne pouvait laisser penser que, si près de lui finalement, des horreurs s'étaient déroulées. Car, oui, l'Afrique est loin, mais proche en même temps, non ? Et il se rappelait alors tous ces copains d'école, des immigrés venus d'Afrique, et d'Asie aussi, et leur amitié. Tout cela lui semblait impossible, et pourtant...

TÉMOIGNAGES d'ÉLÈVES

1. En premier lieu je me suis intéressée à ce projet sur l'esclavage lorsque ma professeure nous en a parlé. Étant en classe de seconde et vivant à la Réunion dont je suis originaire cela m'a paru naturel. Grâce à l'aide de ma professeure et de mes camarades, l'histoire a commencé à se créer. A raison d'une réunion par semaine et d'un investissement personnel chez soi pour chacun, notre projet a pu être mené à bien. A l'aboutissement de notre création, je me sens fière d'avoir pu écrire sur un sujet qui concerne nos ancêtres. Cette expérience m'a permis de développer mon écriture mais aussi de renforcer mes connaissances ainsi que mes liens avec mes camarades de classe. Si l'occasion se représente je n'hésiterai pas à recommencer. Et peu importe l'issue de notre « œuvre » à ce concours, j'estime que la richesse que cela nous a apporté est bien plus importante que le résultat de ce concours.

Léa Ramalingom-Bolon

2. Je m'appelle Payet Alisson et j'ai décidé de participer avec quelques camarades, et avec l'aide de notre professeure, au concours de « la Flamme de l'Égalité ». Au début, je me suis inscrite dans le but de pouvoir développer mon imagination à travers l'écriture. Mais au fil des semaines, une réelle motivation s'est installée. Effectivement, nous avons pu rencontrer quelques difficultés dans la recherche et dans l'inspiration, ou dans la coordination de notre groupe. Mais nous arrivions toujours à régler ces petits soucis assez rapidement. Travailler sur l'esclavage m'a apporté énormément de connaissances, et à également remis en question ma façon de voir le monde. Acquérir ces nouvelles connaissances ne peut être que bénéfique à mon égard. Ce concours a aussi renforcé ma sociabilité dans les travaux de groupe. Les échanges que nous avons nous permettaient d'avancer très vite avec de nombreuses idées. Chacun avait son rôle précis qui lui tenait à cœur. Une bonne ambiance régnait au sein du groupe. En définitive, ma participation à ce concours m'a enrichie et m'a permis de m'exprimer. Je suis très contente d'avoir pris la peine de demander à ma professeure de m'y inscrire. . Cette expérience restera un bon souvenir gravé à jamais dans ma mémoire.
3. Je m'appelle Juliette Dardères, j'ai souhaité participer à ce concours de « la Flamme de l'Égalité », sur l'esclavage car c'est un thème qui m'intéresse beaucoup. J'y avais déjà participé en 3ème et cela m'avait énormément inspiré. Je trouve ce sujet trop important pour ne pas assez en parler et ce concours nous a permis d'en parler de façon poétique et recherchée. Cette expérience enrichissante m'a permis de m'améliorer sur quelques points comme l'écriture et m'a permis de plus me documenter sur l'esclavagisme. Nous avons dû faire face à quelques difficultés comme l'organisation du groupe et le tri des recherches. Mais nous avons quand même pu surmonter ces difficultés. Cette expérience m'a également permis d'apprendre à travailler en groupe. D'ailleurs j'ai pu travailler avec de superbes personnes et assister à une très bonne ambiance. En conclusion, je fus très heureuse de participer à ce concours, ce fut une très belle expérience et j'en garderai un très bon souvenir.

4. J'ai toujours aimé écrire, car cela permet de libérer mon imagination. De plus, c'est reposant et, écrire, c'est se mettre dans un monde à part, on oublie nos angoisses. Donc ce projet était l'idéal, d'autant plus que l'esclavage fait partie de notre histoire et que c'est important de s'en rappeler pour ne pas refaire les mêmes erreurs. Il y avait néanmoins des difficultés dans ce travail d'écriture : trouver les bonnes informations, car c'était très difficile, étant donné que les faits se passent plusieurs siècles en arrière. Ce qui était difficile aussi, c'était d'écrire les paroles des personnages, avec leur ressenti. Par contre, ce qui était génial, c'est vraiment le travail de groupe, ça m'a permis d'échanger avec des camarades et avoir une certaine cohésion. Cela m'a permis d'en apprendre plus sur mes camarades. Mais surtout, ce travail m'a permis de gagner en maturité, et d'acquérir de nouvelles connaissances sur mes ancêtres. J'ai aussi amélioré ma façon d'écrire ainsi que mon regard sur le monde. Ce sujet philosophique "qu'est-ce que l'humanité" nous mène à réfléchir sur notre passé, et c'est une chose bénéfique, car ce passé, c'est nos racines et sans racines, un arbre ne tient pas.

Paul Sadon